

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE FRANÇAIS SUR PROGRAMME

ÉPREUVE A OPTION : ÉCRIT

**Ludmila Charles-Wurtz, Laurence Plazenet,
Anne-Pascale Pouey-Mounou, Myriam Roman**

Coefficient 3. Durée : 4h.

Texte : Rabelais, *Gargantua*, chap. XXIX, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 2007, p. 281-283.

283 candidats ont composé cette année, sur 314 inscrits (31 absents) ; la moyenne de l'épreuve est plus élevée que l'année précédente (10,11) ; l'écart-type est de 4,22. 21,20 % des copies ont obtenu une note $\geq 14/20$. 35 copies se sont détachées pour la qualité de leurs analyses et ont obtenu une note $\geq 16/20$. Nous avons mis trois fois la note maximale (20/20).

Les conditions difficiles et inédites du concours 2020 se sont traduites par un plus grand nombre de candidats absents par rapport aux sessions précédentes mais les copies rendues témoignaient dans leur très grande majorité d'un travail approfondi de l'œuvre. À ce titre, les étudiants qui ont composé fin juin doivent être salués pour leur sérieux et leur investissement. Beaucoup de copies très longues caractérisent cette promotion 2020 : si ces copies réconfortent le jury par l'enthousiasme dont elles témoignent, si certaines sont remarquables, nous tenons aussi à rappeler que la qualité prime sur la quantité. Mieux vaut une copie dense, précise et bien maîtrisée que 21 pages forcément un peu prolixes, avec des longueurs et des fautes.

Nous avons fait le choix d'une plus grande lisibilité en modernisant l'orthographe et en ajoutant des notes à celles que proposait Mireille Huchon dans l'édition de référence. Il s'agissait de clarifier et de permettre, autant que possible, une fluidité dans la lecture du sujet. Nous avons voulu être explicites : ainsi le pluriel des « lettres » dans le titre (« La teneur des lettres que Grandgousier écrivait à Gargantua ») était-il non seulement traduit en note par le singulier « de la lettre », mais nous avons précisé qu'il s'agissait d'un latinisme. Certaines copies se sont obstinées à parler « des lettres », c'est dommage. D'autres, en revanche, ont recherché avec pertinence les latinismes dans le passage (ce n'était pas attendu ni requis mais de fait, c'était une entrée possible dans le style oratoire de la lettre). La seule note qui ne commentait pas le lexique mais concernait les sources contenait la citation exacte de Cicéron dans le *De officiis* : « *parvi enim sunt foris arma, nisi consilium domi* ». Les meilleures copies en ont tiré parti en relevant que Grandgousier traduit l'adage latin (qu'il va compléter et en partie contredire dans la suite de sa phrase en proposant le mouvement inverse et un chiasme sémantique) sans en citer néanmoins l'auteur, qui reste implicite car il appartient à une culture commune. De fait, l'innutrition des textes antiques, qui affleurent spontanément sans qu'il soit besoin de les citer, participe de l'éducation humaniste : certaines copies ajoutent avec profit que ce faisant, Grandgousier poursuit l'instruction « philosophique » de son fils, en convoquant un modèle romain et en invitant Gargantua à ne pas s'arrêter au « conseil en la maison » : il n'est de savoir véritable que s'il est mis en pratique ; la sagesse n'est pas de rester chez soi ; quand les circonstances (« en temps opportun ») l'exigent, il importe de passer à l'action (la « vertu » : voir la note H qui précisait « vertu guerrière »).

Le texte était court et avait la spécificité de constituer à lui seul un chapitre de l'œuvre, ce qui devait être relevé et pouvait prêter à une réflexion sur les « morceaux » et la polyphonie des genres dans *Gargantua*, sur l'effet de « document », voire l'objet « lettre », ou encore interroger la place de la fiction, plus mince qu'ailleurs mais néanmoins présente, dans une lettre plus philosophique et réflexive sur la guerre et la paix.

Pour une fois, en effet, le texte illustrait pleinement le thème du programme. Rappelons que ce n'est pas systématiquement le cas et que le commentaire de l'épreuve d'option, s'il est tiré d'une des trois œuvres au programme, ne s'intègre pas obligatoirement dans la thématique d'ensemble. Rappelons également que l'exercice demandé relève bien d'un *commentaire de texte* et non d'un *exposé* plus général : le savoir acquis sur le thème étudié sert avant tout à éviter les contresens en contextualisant dans l'histoire et dans l'histoire littéraire. Il est mobilisé avec pertinence dans la copie quand il permet d'expliquer le choix d'un mot plutôt qu'un autre, les sous-entendus, la forme d'un raisonnement, etc. Il produit malheureusement des hors-sujets, en particulier dans les troisièmes parties quand il s'éloigne de « la chair des mots » et donne lieu à des généralités.

Si l'extrait choisi ne pouvait surprendre par son sujet, il a en revanche, déstabilisé certains candidats parce qu'il ne répondait pas à certaines idées préconçues et parfois fausses, sur Rabelais ou sur le XVI^e siècle. Nous inviterons donc les candidats à se méfier des préjugés.

Ainsi, parce que Rabelais est traditionnellement associé au rire et à la satire, certains ont voulu faire du texte un extrait comique, en dépit de la gravité du ton de la lettre, de son inspiration évangélique évidente et de son énonciateur même, car Grandgousier n'est pas le plus comique des personnages rabelaisiens. Or procéder ainsi, c'était manquer le sérieux de cette lettre, alors que le narrateur revendique – en toute ambiguïté – une inspiration sérieuse dans son prologue, et que la tonalité « joco-sérieuse » est caractéristique de l'inspiration humaniste et notamment érasmiennne. En réalité, le dispositif herméneutique de *Gargantua*, avec ses promesses de « double sens », ne suppose pas nécessairement que tout texte soit systématiquement à double fond, mais inclut aussi le vacillement du sens, l'alternance des tons, et surtout le dialogue entre personnages (on renverra aux travaux de Guy Demerson, sur « le sens du dialogue » rabelaisien ou d'André Tournon sur le « sens agile »). Grandgousier est précisément l'un de ces personnages à dominante « sérieuse » dont le dialogue avec Gargantua, frère Jean ou Picrochole permet au sens de s'élaborer dans le récit.

Ces préjugés se retrouvent quand il s'agit de cette vaste nébuleuse que recouvre le nom générique de « religion ». Précisons d'abord que le fait de trouver des allusions religieuses dans un texte du XVI^e, ou du XVII^e siècle, n'a rien de particulièrement extraordinaire, et que, pour mieux comprendre les textes de cette période, les candidats gagneraient à être un peu plus informés sur ces sujets. Ensuite, Rabelais n'est pas un pourfendeur de « la religion » en général. Il n'est pas athée comme on l'a parfois cru jadis (thèse déconstruite par Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*) ; on tend désormais à le rattacher à l'évangélisme, qui espère en une réforme intérieure de l'Église et critique certains de ses aspects institutionnels, son formalisme et ses abus, sans être pour autant schismatique. Il était à vrai dire difficile de voir dans ce texte une critique religieuse alors que les valeurs mises en avant allaient au plus près du message évangélique (certains ont commenté à juste titre la formule finale appelant à la « paix du Christ », « rédempteur », en refusant de la lire comme une formule convenue), et que l'on n'y trouvait pas ce qui focalise chez Rabelais la critique anti-institutionnelle, comme le culte des saints, les pèlerinages, le formalisme et l'inutilité des moines, la confession auriculaire, etc.

En l'occurrence, le modèle sur lequel Grandgousier règle sa conduite est largement érasmien, enrichi par la réflexion machiavélienne sur les bienfaits de la ruse qui permet,

notamment, d'éviter l'effusion de sang. C'est un pacifisme pragmatique fondé sur le refus de la guerre offensive et la recherche exigeante de tous les moyens diplomatiques, puis stratégiques, de maintenir la paix. C'était donc faire un mauvais procès à Grandgousier que de vouloir à toute force le trouver ridicule — conformément, d'ailleurs, au regard que jette sur lui Picrochole — veule, contradictoire, égoïste, coupable de la guerre, hypocrite, cynique ou simplement naïf. Cela ne veut pas dire qu'il n'était pas possible de marquer ses distances à l'égard de l'idéal érasmien, en tant qu'il était ici mis en scène dans la confrontation concrète à une menace de guerre : le sens, comme on l'a dit, se construit dans le dialogue, et Grandgousier n'est, pas plus que les autres personnages, le porte-parole de Rabelais. Mais dégager du texte un idéal de royauté pour ensuite renverser cet idéal en présentant Grandgousier comme une figure dépréciée, c'était prendre le risque de faire perdre toute sa cohérence au devoir.

Bien des candidats, en revanche, ont eu l'heureuse idée de questionner la tension posée entre le pacifisme et un nécessaire pragmatisme, voire d'envisager une conciliation des influences érasmienne et machiavélique. Dans un nombre non négligeable de copies, soulignons-le, le savoir convoqué relatif au débat entre Luther et Érasme sur la guerre juste, à l'évangélisme, aux liens sociaux dans le cadre de la féodalité, les références aux « miroirs des princes » ont enrichi des analyses fines et nuancées.

Nous ne nous attarderons pas sur les grossières erreurs historiques, il y en a eu tout de même ! Rabelais n'est pas un écrivain du XVII^e siècle qui écrit en ancien français ; il ne fut pas le conseiller de François I^{er} et n'a pas eu de passé jésuite... En règle générale, il est important de faire attention à la chronologie.

Un mot sur l'expression et le style. Nous avons demandé, dans le rapport précédent, une certaine vigilance quant au recours à l'interrogative indirecte avec inversion du sujet et point d'interrogation, notamment dans la problématique, et nous avons constaté avec plaisir que bien des fois cette faute a été évitée. En revanche, nous sommes au regret de dire qu'elle s'est parfois déplacée sur l'interrogative directe, qui a pris diverses formes orales, et a posé des problèmes d'inversion et de ponctuation, ainsi que de registre. Il convient d'éviter les problématiques « à rallonge », interminables, qui agglutinent les parties du plan et proposent parfois jusqu'à huit ou neuf « tiroirs ». Par exemple : « En quoi ce discours épistolaire aux influences chevaleresques, et pourtant teinté de pensée humaniste, laisse-t-il transparaître l'idée de ce qu'est un bon dirigeant, tout en faisant avancer l'intrigue ? » La problématique doit se distinguer de l'énoncé des parties qui vont composer le devoir. Elle n'est pas descriptive ni thématique mais centrée sur le sens que construit le texte, tournée vers une démonstration et non un exposé.

Nous maintiendrons nos conseils en matière d'orthographe et de grammaire, en demandant aux candidats davantage de rigueur. Il importe d'appeler les constituants de la phrase par leur nom (par exemple, « tout » n'est pas forcément un adverbe, il peut être pronom ou déterminant), de maîtriser la définition et l'orthographe des figures de style qu'on identifie (hypallage, catachrèse, hypocoristique, etc.)

Et puisque cette année fut une année rabelaisienne, que le lecteur nous autorise une liste amorcée à partir d'un certain nombre de copies, dont l'orthographe, certes, fut nettement moins normalisée que celle de notre texte ! Parmi les fautes courantes, nous signalerons celles qui portent sur des mots clés du texte (*foisses*, *fouasses*, *fougaces*...) ou de l'analyse (*genre épistolier* [*épistolaire*]), des erreurs de genre (*éthos*, *éloge*, *exorde* sont masculins) et de terminaison (*l'acmée* [*acmé*], *une apartée* [*un aparté*], *vasseaux* [*vassaux*]), des fautes qui questionnent la morphologie (*résoluement* [*résolument*], *précisemment* [*précisément*]) ou la nature grammaticale des mots (*l'emploie* [*emploi*], *un appelle* [*appel*], *le recourt* [*recours*], *un lègue* [*legs*]), ou qui concernent des expressions courantes (*des figures-duels* [*duelles*], *mettre*

à nue [à nu], belle et bien [bel]). Certaines erreurs sont des anglicismes (*défaults* [défauts], *adressé* [adressé], *exagération* [exagération]), d'autres pèchent par excès de lettres (*hériger* [ériger], *synchrétisme* [synchrétisme], *symétrique* [symétrique], *assonance* [assonance]), rares (*tutoyement* [tutoiement], *antynomie* [antinomie]) ou mal placées (*dyptique* [diptyque], *réthorique* [rhétorique]), ou, au contraire, par défaut (*shéma* [schéma], *exorter* [exhorter], *boulversement* [bouleversement]). D'autres posent le problème de rapport à la langue (*d'étailer*, *requette*, *réacquérir*, *professeeur*). Attention aux néologismes (*acculation*, *crucialité*, *plaidrerie*, *cracheteux*), à la restitution des mots grecs ou latins (*filia* [philia], *l'emovere* [le movere], *le furior* [furor]), aux homonymes (*un emprunt / être empreint*) et faux amis (« une portée instructrice », « une ligne directive », « une résolution harmonique du conflit »). Il est enfin entendu que les noms propres des personnages historiques (François I^{er} et non *François I*, *François Premier*), de l'auteur (*rabélésien*), des critiques et des lieux et personnages du récit (*Picrocole*, *Pichrocole*, *Pichrerole*, *Pichrole*, *Grandgousier*, *l'abbaye de Thelès*) soient convenablement orthographiés. Si l'onomastique est mobilisée, il est préférable qu'elle le soit sans approximation criante (« qui a une boule d'aigreur », « foie acide »).

Nous terminerons sur les idées centrales qui devaient être développées, sur quelques excellentes remarques, aussi, recueillies dans les copies.

Le chapitre XXIX proposé à l'étude (sur 58 chapitres au total), occupe une position centrale dans l'œuvre. Pause dans le récit, il fait le lien entre deux lieux, Paris et la région de Chinon et réalise le glissement de l'éducation du jeune Gargantua à l'épisode de la guerre picrocholine. L'éducation du prince, comme un certain nombre de copies le notent à juste titre, se poursuit par et à la guerre : par ses conseils et ses mises en garde, Grandgousier prolonge l'enseignement humaniste, cherchant à poser le cadre d'une guerre « juste ». Il fallait bien sûr noter d'emblée, comme une surprise du texte, l'absence de références au gigantisme et au merveilleux. À bien des égards, la lettre est *raisonnable* et *raisonnante*.

Un point subtil dans la situation du passage a pu être exploité par certains devoirs : dans sa lettre, Grandgousier précise l'échec de ses ambassades (dans le quatrième paragraphe : « Je me suis en devoir mis pour modérer sa colère tyrannique, lui offrant tout ce que je pensais lui pouvoir être en contentement... »). En réalité, l'ambassade n'a pas encore eu lieu : c'est seulement au chapitre suivant, le chapitre XXX, que le lecteur aura le récit de l'ambassade d'Ulrich Gallet et le roi ne lui confie ce mandat qu'une fois « les lettres dictées et signées » si l'on regarde l'*incipit* du chapitre XXX (p. 285 de l'édition de référence). On serait alors tenté, à bon droit, de noter que la sagesse de Grandgousier anticipe l'échec d'Ulrich Gallet, voire que Rabelais imagine un montage simultané du chapitre XXIX et du chapitre XXX. Pendant que la lettre voyage, Ulrich Gallet tente une conciliation. Mais Grandgousier n'y croit pas et, prudent, il gagne du temps en faisant revenir son fils. De fait, l'urgence de l'action, soulignée par la relative brièveté de la missive, constitue une caractéristique de la lettre, souvent relevée dans les copies. Nous n'avons pas pénalisé les copies qui se sont trompées dans l'ordre des chapitres XXIX et XXX, mais apprécié la finesse de celles qui l'ont remarqué et en ont tiré parti.

Ce chapitre introduit une rupture générique (il appartient au genre épistolaire) et énonciative : Grandgousier s'y exprime directement à la première personne, sans truchement ni commentaire du narrateur. Il ne fallait pas manquer la nature *rhétorique* de la lettre. Mireille Huchon, dans les notes analytiques de son édition (note 2 en particulier p. 280), rappelait que « la lettre est un genre qui ressortit à l'art oratoire et connaît une grande faveur au début du XVI^e siècle. » Elle proposait de lire la lettre de Grandgousier en fonction de la classification d'Érasme et de la rattacher à la fois au genre de la lettre d'accusation (*criminatoria*) et de la lettre d'instruction (*mandatoria*). Un nombre non négligeable de copies

connaissaient cette distinction et ont pu s'attacher à montrer les traits stylistiques qui relevaient d'un acte d'accusation à l'encontre de Picrochole et ceux qui participaient à la mission donnée au jeune prince. De la même manière, dans cette note, Mireille Huchon dégageait les traits idéaux de la lettre selon Érasme, proche d'une conversation et cherchant à éviter l'abondance et la grandiloquence. Certaines copies en ont tiré profit.

Cette connaissance des notes de l'édition n'était cependant ni obligatoire ni attendue. En revanche, nous nous attendions à ce que les candidats soient capables d'identifier l'usage de la rhétorique dans *Gargantua*, et de convoquer à titre d'exemples un certain nombre de discours, parmi les plus connus, la harangue bouffonne de Janotus de Bragmardo pour récupérer les cloches de Notre-Dame (chapitre XIX) ou la « contion que fit Gargantua aux vaincus » (chapitre L), sans parler de la harangue d'Ulrich Gallet, bien sûr, au chapitre XXX. Nous nous attendions à des notions de rhétorique minimales : exorde, narration, argument, péroraison, ainsi qu'à une analyse de la rhétorique épistolaire qui ne s'en tienne pas à des observations sur les formules d'adresse et de salutation.

Le commentaire de texte reste un exercice délicat de nuances et d'interprétations de phénomènes touchant à la forme du texte. Mais attention, citer ne suffit pas : il importe de décrire (d'où l'usage d'une terminologie *grammaticale* précise et pas seulement stylistique) et de commenter. La lettre de Grandgousier, morcelée en sept brefs paragraphes, ménage une gradation dans l'intensité ; les rythmes y sont importants, tels les rythmes ternaires et binaires du paragraphe 3, qui marquent avec insistance la fermeté de Grandgousier, son désir d'un retour à l'ordre. On pouvait s'intéresser à l'absence de la première personne en position de sujet au début de la lettre, à son apparition relativement tardive, d'abord par le biais d'un adjectif possessif (« *Ma* délibération » avant le paragraphe 4 ; « *Je* me suis en devoir mis », paragraphe 5), ainsi qu'à la présence de la première personne du pluriel en fin de lettre. Grandgousier ne se présente pas comme une victime, passive, mais comme un roi qui fait passer les circonstances et la raison avant toute considération personnelle, qui note ses « devoirs » et les valeurs, féodales, auxquelles il est attaché : les études dans leur « ferveur » (noter le choix d'un lexique intensif qui associe l'étude à une passion, une flamme), le « subside » (secours) qu'on doit à ses sujets dans un cadre juridique défini (le « droit naturel », forme de droit social qui n'a rien à voir avec la nature colérique de celui qui se laisse emporter par son tempérament, à l'instar de Picrochole) ou encore la « délibération » (intention et décision), qui engage un processus d'action mûrement réfléchi et assumé. On pouvait noter le jeu des synonymes dans le passage, les échos sonores (*défiance / bienséance*), le rôle des connecteurs logiques manifestant un usage constant de la raison et sans doute la bienveillance d'un roi qui cherche des causes, puis des apaisements et enfin, ne parvient à se résoudre à la méchanceté de Picrochole qu'à condition de se sentir chargé de la mission de le racheter. Certaines copies font appel, à juste titre, au style cicéronien de la *brevitas* et de la *varietas*, utilisent les catégories de la protase et de l'apodose dans l'analyse de la période. Les jeux d'antithèses ont été bien vus, mais ils étaient faciles à noter, et donc opposer Picrochole et Grandgousier allait de soi. Nous avons trouvé des analyses plus originales sur la « tonalité aphoristique » de cette lettre et son « écriture par adages ». D'autres copies ont souligné la dimension juridique du vocabulaire ; nous avons trouvé également des réflexions intéressantes sur le lexique de la foi dans le passage, dans une dimension polysémique où se superposent le sens religieux, l'intensité passionnée, la confiance que l'on doit à ses alliés et aussi l'amour du père pour le fils (*ferveur, affiés, féaux, défiance*).

Certaines remarques fines tissent la trame du texte en dehors du passage : une copie rattache de façon très convaincante l'image du « gouvernail » à celle de la « mer picrocholine » imaginée par le tyran assoiffé de conquêtes (chapitre XXXI) ou associe « joyeux » à « vivez joyeux » dans l'envoi du dizain liminaire. Cela permet une troisième partie originale et une réflexion sur « le pantagruélisme, cette "gaieté d'esprit confite en

mépris des choses fortuites” » qui ressurgit « au cœur de la lettre, qui est avant tout morale et sérieuse » mais que « la joie et l’optimisme rabelaisien [...] sous-tendent de bout en bout. » D’autres lectures, moins optimistes, partent du point de vue subjectif de la lettre, rattachée au personnage de Grandgousier, pour mettre en débat la portée de sa leçon morale : peut-il y avoir une guerre juste (la violence de frère Jean n’entre pas tout à fait dans les catégories de la *ruse* et de la *cautèle*) ? Que faire quand celui à qui l’on s’adresse en évoquant la raison en est tout à fait dépourvu (comme c’est le cas pour Picrochole) ? Nous terminerons sur une conclusion très réussie, gage que cette année, encore, nous avons eu le plaisir de lire de très belles analyses. Le lecteur perçoit « une double tension dans le roman de Rabelais : entre l’écriture modulaire de fragments autonomes (discours, lettre) et la diégèse où le lecteur s’immerge, mais aussi entre l’idéal humaniste à illustrer et le divertissement à procurer. En creux, l’extrait pose la question, valant pour toute l’œuvre, de la possible “moralisation” du comique. » Ou cette réflexion plus désabusée, et qui interroge l’échec de la parole de raison, car Picrochole ne sera en rien convaincu par le discours d’Ulrich Gallet : « la parole agit sur celui qui parle le langage de l’énonciateur, et n’atteint pas celui qui y est étranger. »